



Chapitre 1 : Les battements oubliés

Par Selenn

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Ce matin-là, le premier bruit fut celui de la pluie. Un murmure régulier contre la vitre. Pas une pluie violente. Pas une tempête. Rien qui aurait mérité qu'on s'arrête pour la regarder vraiment. C'était une ondée timide et régulière qui tambourinait doucement contre le verre. Une pluie printanière, chargée d'une fraîcheur persistante, mais débarrassée de la lourdeur de l'hiver. Une pluie qui semblait laver le monde sans parvenir à le réveiller tout à fait.

Emma resta immobile sous sa couette, les yeux ouverts dans la pénombre de sa chambre.

Dans la pénombre de la petite pièce, une lumière laiteuse se taillait un chemin à travers les fentes des stores. Au-dessus d'elle, les ombres du matin rampaient sur le plafond, redessinant les contours d'un décor figé dans le passé, devenu pourtant si étranger. L'air y était lourd de ses deux existences : un parfum de linge propre et de souvenirs d'enfance qui luttait silencieusement contre l'odeur chimique des traitements et des crèmes de soin.

Sur le chevet en pin, le temps semblait s'être arrêté lui aussi. Un reste d'eau plate, une boîte de gélules bicolore et un paquet de mouchoirs entamé y escortaient un livre de poche abandonné, dont la lecture s'était interrompue au beau milieu d'une page, des semaines plus tôt. Le marque-page en carton corné dépassait toujours au même endroit, prisonnier d'un chapitre commencé trois semaines plus tôt, comme un repère temporel d'avant la dernière crise.

Elle avait dix-huit ans. Et parfois, en croisant le vide de ses propres yeux, elle avait l'impression d'en avoir cent.

Son réveil vibra sur la table de nuit avant de se mettre à sonner doucement. Une mélodie de piano aux notes feutrées, distillée tout en douceur pour épargner son cœur au bord des lèvres, encore trop fragile pour supporter les moindres sursauts du matin. Emma tourna la tête vers l'écran à cristaux liquides.

7:02.

Elle avait rendez-vous à l'hôpital à 9:30.

Son corps sembla comprendre avant elle. Une tension familière, pareille à une décharge glacée, remonta le long de sa nuque, descendit dans son ventre, se logea quelque part entre ses côtes. Elle inspira lentement, les yeux rivés sur un point invisible du plafond, comme on lui avait appris à le faire lors des séances de sophrologie à la clinique. *Par le nez. Doucement.*

Puis elle expira par la bouche.

Une fois. Deux fois. Trois fois.

Ça ne changea rien. Le nœud restait serré.

Elle repoussa la lourde couette en duvet et s'assit au bord du lit. Ses pieds nus trouvèrent le parquet de chêne, dont le froid lui tira un léger frisson. Pendant une seconde, elle observa ses jambes fines qui pendaient dans le vide, ses genoux un peu trop anguleux, la peau pâle, presque transparente de ses chevilles où l'on devinait le réseau bleu des veines. Elle n'aimait pas regarder son corps trop longtemps. Pas parce qu'elle le détestait vraiment. C'était plus compliqué que ça. C'était un corps qui l'avait trahie, puis portée, puis épuisée, puis sauvée. Un corps étranger et familier à la fois. Un corps qu'on avait piqué, examiné, perfusé, mesuré, photographié, ausculté, ouvert.

Un corps qu'elle habitait encore sans être certaine de lui appartenir.

Elle se leva, les jambes un peu flasques, mal assurées. Dans le miroir en pied, cerclé de bois blanc et accroché à la porte de son armoire, elle croisa son reflet par accident et s'arrêta.

Ses cheveux repoussaient.

Pas assez vite à son goût, mais ils repoussaient. De fines mèches châtain foncé, presque noires sous cette lumière crue, encadraient son visage aux traits affinés par la maladie. Ils étaient plus courts au niveau de la nuque, pareils au duvet d'un oiseau, et totalement indisciplinés sur le sommet du crâne. Pendant des mois, elle avait évité les miroirs, fuyant ce visage. Elle avait porté des bonnets en laine douce, des foulards en soie colorés pour masquer l'absence, des capuches trop grandes, des sourires trop sages. Maintenant, elle avait de nouveau des cheveux. De vrais cheveux. De quoi passer les doigts dedans, de quoi sentir le vent s'y accrocher lors des rares promenades.

Tout le monde lui disait que c'était magnifique.

Sa mère avait pleuré de chaudes larmes la première fois qu'elle avait pu lui faire une mini-tresse ridicule sur le côté, fixée par une petite barrette rose oubliée au fond d'un tiroir. Son père avait prétendu avoir une poussière dans l'œil, tournant le dos pour ne pas montrer ses paupières rouges, ce qui avait été encore plus évident.

Emma, elle, n'avait pas su quoi ressentir face à cette repousse qui marquait le temps qui passe. Elle passa une main hésitante sur sa tête, sentit les mèches souples et drues sous ses doigts.

« Ça ressemble à quelque chose, » murmura-t-elle.

Sa voix était basse, enrouée, encore froissée de sommeil et de longs silences nocturnes.

Elle attrapa un sweat-shirt gris informe qui pendait sur la chaise de son bureau, l'enfila par-dessus son t-shirt de nuit, puis fouilla dans son tiroir à la recherche d'un jean souple et confortable. Les matins d'hôpital, son rituel vestimentaire ne variait jamais. Elle choisissait toujours les mêmes vêtements. Rien de serré qui puisse comprimer sa peau sensible. Rien de compliqué à enlever pour les examens. Rien qui donne l'impression d'avoir fait un effort de coquetterie. Les vêtements des rendez-vous médicaux n'étaient pas des vêtements. C'étaient des armures de tissu mou.

Elle descendit l'escalier quelques minutes plus tard, ses chaussettes glissant légèrement sur les marches en bois.

La maison était déjà réveillée. Elle l'était toujours les jours de contrôle, animée d'une fébrilité silencieuse.

Dans la cuisine baignée par la lueur blafarde du matin, sa mère faisait semblant de préparer un petit-déjeuner normal. L'espace d'ordinaire désordonné était impeccablement rangé. Sur la nappe en coton blanc, elle avait sorti du pain de mie grillé, du beurre doux, des œufs mollets, un bol de myrtilles fraîches, du jus d'orange pressé, un pot de confiture à la fraise et même une pile de pancakes dorés, ceux qu'Emma aimait *avant*.

Avant. Ce mot s'invitait partout, tel un fantôme invisible. Avant la fatigue chronique. Avant les traitements lourds qui la privaient de goût. Avant les chambres blanches aux néons bourdonnants. Avant les regards inquiets des proches. Avant que chaque repas ne devienne une négociation douloureuse entre ce que son estomac noué acceptait et ce que tout le monde, par amour, voulait qu'elle avale.

« Bonjour, ma chérie, » dit sa mère en se retournant brusquement au bruit de ses pas.

Sarah Collins avait déjà les cheveux attachés en un chignon strict d'où s'échappaient quelques mèches blondes. Elle portait un cardigan beige sur les épaules, les mains serrées autour d'un torchon de cuisine, et arborait ce sourire trop lumineux, presque agressif, propre aux jours où elle avait peur. Emma le connaissait par cœur, ce masque de courage. C'était un sourire impeccable, une façade de mère courage qui ne tremblait que sur les bords, au coin des lèvres.

« Salut, » répondit Emma d'un ton neutre.

Son père était assis à la table en chêne, ses grandes mains d'artisan tenant une tasse de café fumant dont il fixait la surface noire. Il portait sa chemise en lin bleue, celle des grandes occasions, celle qu'il choisissait quand il voulait avoir l'air solide, un pilier sur lequel on peut s'appuyer. David Collins avait cette façon de se tenir exagérément droit quand il était nerveux, les épaules carrées, comme si une bonne posture pouvait empêcher le plafond de leur existence de s'écrouler. Son téléphone portable était posé juste devant lui, l'écran tourné contre la table. Il ne le consultait pas, ne vérifiait pas ses mails professionnels. C'était mauvais signe. Son père regardait toujours son téléphone, sauf quand il essayait désespérément de ne pas paraître inquiet.

« Bien dormi ? » demanda-t-il, sa voix grave brisant le silence de la pièce.

Emma haussa une épaule, évitant son regard direct.

« Un peu. »

C'était un mensonge acceptable, une monnaie d'échange courante dans leur quotidien. Dans cette maison, depuis l'annonce de la maladie, ils avaient tous appris à parler une langue différente. Une langue codée, faite de demi-vérités, de silences pudiques, de questions de politesse qui n'attendaient pas vraiment de réponse honnête.

Tu as mal ? voulait dire dis-moi que tu vas bien, s'il te plaît. Tu as faim ? voulait dire s'il te plaît, mange pour me rassurer. Tu as bien dormi ? tournait autour de est-ce que la peur de mourir t'a laissée tranquille cette nuit ?

Emma s'assit à sa place habituelle, face à la fenêtre qui donnait sur le petit jardin détrempe. Sa mère s'empressa de poser une assiette en porcelaine devant elle. Deux pancakes tièdes. Quelques myrtilles bien alignées. Un filet de sirop d'érable dessiné avec une attention géométrique, comme si la beauté de la présentation pouvait miraculeusement lui rendre l'appétit perdu.

« Je t'en ai mis juste un peu, » précisa Sarah d'une voix douce, presque suppliante, en restant debout près de la table.

Emma regarda l'assiette. L'odeur du sucre la heurta légèrement. Elle n'avait pas faim, son estomac contracté par l'échéance de l'examen. Mais elle prit sa fourchette, consciente des deux paires d'yeux fixées sur ses moindres mouvements.

« Merci, maman. »

Le silence s'installa de nouveau dans la cuisine, pesant, seulement rempli par le crépitement de la pluie contre les carreaux, le ronronnement régulier de la cafetière électrique et le tintement léger des couverts d'Emma contre la faïence. Elle coupa un morceau minuscule de pancake. Elle le porta à sa bouche, mâcha lentement, sentant la texture pâteuse, puis avala avec un effort visible au niveau de sa gorge fine. Le goût était bon, doux et sucré. C'était presque le problème. Elle se souvenait avec une pointe d'amertume du plaisir que ce goût aurait dû provoquer en elle. Elle se souvenait de dimanches matin ensoleillés où elle en dévorait trois d'affilée sans y penser, assise en pyjama élimé avec les cheveux en bataille, tandis que son père chantonnait faux sur un air de rock à la radio.

Maintenant, chaque bouchée était mécanique. Elle mangeait comme on accomplit une corvée nécessaire.

Sa mère la regardait du coin de l'œil tout en essuyant un plan de travail déjà propre. Son père feignait de s'intéresser à sa tasse, mais ses sourcils froncés trahissaient son attention exclusive. Emma reposa brusquement sa fourchette, le bruit métallique résonnant dans la

pièce.

« Je vais manger, » dit-elle doucement, mais d'un ton sans réplique. « Pas besoin de me surveiller comme si j'allais exploser au milieu de la pièce. »

Sarah se figea, le torchon suspendu en l'air.

« Ce n'est pas ce qu'on fait, » mentit-elle maladroitement.

Emma leva les yeux vers elle, un regard lourd de reproches las. Sa mère baissa aussitôt les siens, les joues légèrement teintées de rouge, coupable d'avoir été prise en flagrant délit de panique. David toussota pour détendre l'atmosphère, ajustant ses lunettes sur son nez.

« On est juste un peu nerveux, » admit-il.

Un petit rire sans joie, un souffle ironique, échappa à Emma.

« Ah bon ? »

Son père esquissa un sourire timide, ses rides au coin des yeux se creusant.

« Très bien. Beaucoup nerveux. »

Cela aurait pu la faire rire. Un peu. Avant, sans doute, dans leur ancienne vie. Elle aurait levé les yeux au ciel avec affection, lancé une remarque sarcastique bien sentie, et son père aurait répliqué avec l'un de ses jeux de mots catastrophiques dont il avait le secret. Mais ce matin, l'humour glissa sur elle sans l'atteindre, comme l'eau sur la vitre.

Elle reprit une bouchée de myrtille. La fraîcheur du fruit lui fit du bien.

Aujourd'hui n'était pas un jour comme les autres. Tous les contrôles étaient importants, évidemment. Chaque prise de sang trimestrielle, chaque scanner dans le tunnel bruyant, chaque consultation dans le bureau médical ressemblait à un verdict dont personne dans la famille n'osait prononcer le nom de peur d'attirer le malheur. Mais celui-ci avait un poids particulier, une gravité invisible. Les derniers résultats sanguins étaient encourageants. Les médecins hospitaliers avaient utilisé des mots prudents au téléphone, des phrases pleines de précautions oratoires, des sourires mesurés lors de la dernière visite. Aujourd'hui, après les derniers examens d'imagerie, ils devaient confirmer.

Rémission.

Le mot avait tourné dans les pièces de la maison depuis des semaines, flottant comme une promesse suspendue, sans jamais oser se poser vraiment sur les lèvres de chacun. Sa mère l'avait murmuré à voix basse au téléphone à sa tante, tard le soir dans le couloir. Son père l'avait presque lâché face à un voisin curieux sur le pas de la porte avant de se reprendre, changeant de sujet.

Emma, elle, ne l'avait pas prononcé une seule fois. Elle n'arrivait pas à faire confiance aux mots trop beaux que la vie lui présentait désormais.

Les mots trop beaux avaient des dents. Ils la blessaient souvent après coup.

À 8:15, ils montèrent tous les trois dans la berline grise familiale.

La pluie avait ralenti, se transformant en une brume épaisse, mais le ciel restait bas, un plafond de nuages gris clair qui écrasait la banlieue. Le quartier résidentiel semblait encore engourdi par la nuit. Les pavillons alignés aux façades crépies, les pelouses humides parsemées de quelques fleurs de printemps, les boîtes aux lettres identiques, les voitures garées sagement le long du trottoir. Tout avait l'air normal. Terriblement normal, presque insultant pour la tempête intérieure qu'ils traversaient. Emma appuya sa tempe contre la vitre froide de la portière arrière, regardant défiler le paysage sans mot dire.

Elle connaissait le trajet par cœur, gravé dans sa mémoire comme un itinéraire de pèlerinage forcé.

Treize minutes jusqu'à l'avenue principale bordée de platanes sans feuilles. Un feu rouge interminable devant la station-service. Le petit café de quartier avec son enseigne néon bleue au coin de la rue. Puis la bretelle d'accès à la voie rapide, les grands panneaux directionnels, les immeubles de bureaux de plus en plus hauts, et enfin, la silhouette massive et géométrique du parking de l'hôpital.

Combien de fois avaient-ils fait ce trajet en un an ? Elle avait arrêté de compter après la dixième chimiothérapie. Au début de la maladie, elle marquait scrupuleusement les rendez-vous dans un petit calendrier en carton, avec des feutres de couleurs différentes selon la nature des supplices. *Bleu* pour les consultations de routine. *Rouge* pour les examens d'imagerie. *Violet* pour les séances de traitement qu'elle redoutait le plus, celles qui la laissaient exsangue. Puis le calendrier était devenu trop plein, trop violent à regarder au quotidien. Elle l'avait jeté d'un geste de rage dans la poubelle de la cuisine un soir de crise, sous le regard impuissant et larmoyant de sa mère.

Depuis ce jour, le temps s'était transformé en une succession de couloirs. Des couloirs blancs. Des couloirs froids. Des couloirs au sol de linoléum luisant où l'on marchait toujours vers une porte close, derrière laquelle un homme en blouse blanche allait décider, d'un simple hochement de tête, si votre vie de jeune fille pouvait continuer ou s'arrêter là.

Sur le siège avant, la main de sa mère se glissa entre les deux fauteuils et se posa doucement, timidement, sur la sienne. Emma baissa les yeux sur ces doigts fins aux ongles coupés court.

« Tu veux un peu de musique, Emma ? » demanda Sarah sans se retourner, la voix douce.

« Non, ça va. »

« Tu es sûre ? On peut mettre la station que tu aimes bien... »

« Maman. »

Un seul mot, un peu plus sec qu'elle ne l'aurait voulu, tomba dans l'habitacle. Sarah retira lentement sa main, la replaçant sur ses genoux.

Emma regretta presque immédiatement son ton cassant. Sa mère ne méritait pas cette froideur. Aucun d'eux ne méritait ça. Ils avaient tenu debout, droits, pendant qu'elle s'écroulait physiquement et mentalement. Ils avaient dormi des nuits entières sur des fauteuils convertibles inconfortables dans sa chambre d'isolement, noté les horaires complexes des médicaments sur des carnets, appris le jargon médical et les prénoms de toutes les infirmières du service, souri vaillamment quand elle les repoussait dans ses moments de colère, et pleuré en cachette dans les escaliers de secours pour ne pas l'abîmer davantage. Ils avaient fait tout ce que des parents humains pouvaient faire.

Et pourtant, parfois, cet amour inconditionnel et cette vigilance de chaque instant l'étouffaient. C'était injuste, elle le savait pertinemment. Mais l'injustice n'enlevait rien à la réalité de la sensation d'oppression.

Son père gara la voiture avec précision au troisième niveau du parking aérien de l'hôpital. Ils descendirent ensemble dans l'air frais et saturé d'humidité, traversèrent les rangées de véhicules alignés sous la lueur blafarde des néons industriels. Emma remonta la capuche en coton de son sweat-shirt sur sa tête pour s'isoler. L'odeur caractéristique de béton mouillé, d'essence, de gaz d'échappement et, déjà, de désinfectant lointain semblait annoncer le bâtiment hospitalier avant même qu'ils n'en franchissent le seuil.

Les lourdes portes vitrées automatiques s'ouvrirent dans un bruissement pneumatique sur le grand hall d'accueil.

Emma inspira une grande bouffée d'air. L'odeur de l'institution la frappa de plein fouet au visage. Toujours la même, immuable d'un mois sur l'autre. Un mélange écœurant de produit antiseptique chloré, de café brûlé provenant des distributeurs automatiques, de plastique chauffé par les appareils, de fleurs fraîches qui commençaient à faner sur le comptoir d'accueil et de corps fatigués. Une odeur de peur invisible et collective.

Elle détestait cette odeur de toutes ses forces. Elle l'associait à la souffrance, aux nausées, à tout ce qu'elle voulait désespérément effacer de sa mémoire, et en même temps, il y avait quelque chose de presque rassurant, de paradoxalement chaleureux dans sa familiarité. Ici, au moins, dans ce microcosme de malades, elle savait exactement comment se comporter. Elle connaissait les codes et les règles implicites.

Sourire poliment aux infirmières du secrétariat. Ne pas regarder trop longtemps les autres patients dans la salle d'attente pour ne pas croiser leur détresse. Ne pas poser de questions indiscrètes dont on ne voulait pas connaître la réponse. Ne surtout pas s'effondrer en larmes au milieu du couloir. Attendre. Toujours attendre.

À l'accueil du service d'oncologie pédiatrique et post-adolescente, situé au quatrième étage,

une infirmière leva les yeux de son écran d'ordinateur et s'illumina d'un grand sourire.

« Emma ! Quelle bonne surprise. »

Emma esquissa un sourire poli, un peu forcé, mais sincère.

« Bonjour, Lisa. »

Lisa travaillait dans le service depuis le tout premier jour du diagnostic d'Emma. C'était une jeune femme d'une trentaine d'années, avec une tignasse de boucles rousses toujours attachées de travers par une pince en plastique, des baskets en toile colorées qui détonaient avec sa blouse blanche et une manière de parler enjouée qui donnait l'impression que le monde extérieur pouvait encore contenir des choses simples et joyeuses. Elle avait vu Emma au pire de sa forme : sans cheveux, le visage émacié, avec des cernes violets profonds sous les yeux, trop faible pour tenir debout ou marcher seule sans trembler. Elle l'avait vue vomir son repas, pleurer de découragement, dormir des journées entières sous l'effet des sédatifs. Et pourtant, elle continuait à la saluer avec une humanité rare, comme si Emma n'était pas uniquement le numéro de dossier 412-B.

Comme si elle était encore une fille normale de dix-huit ans.

« Tu as bonne mine aujourd'hui, Emma, » dit Lisa en tapotant sur son clavier.

Emma ne sut pas quoi répondre, ses doigts se crispant sur le tissu de ses poches. Elle avait appris au fil des mois que les gens, les proches comme les soignants, disaient souvent cela quand ils se trouvaient face à un mur de silence, quand ils ne savaient pas quoi exprimer d'autre pour briser la glace.

Tu as bonne mine. Traduction inconsciente : tu as l'air un peu moins proche de la mort que la dernière fois que je t'ai vue, et ce simple fait nous soulage tous d'un poids immense.

« Merci, » murmura-t-elle simplement.

Lisa vérifia les données sur son écran, son sourire s'atténuant légèrement pour adopter un ton professionnel.

« Le Dr Harris a un léger retard ce matin, une urgence dans le service d'à côté. Pas grand-chose, une vingtaine de minutes. On va en profiter pour avancer et commencer par les constantes habituelles et la prise de sang pour le bilan, d'accord ? »

Emma hocha la tête d'un mouvement machinal.

« Bien sûr. »

Toujours d'accord. On ne discute pas le protocole.

Elle suivit le pas rapide de l'infirmière dans une petite salle d'examen blanche au bout du couloir, qui sentait fort l'alcool à brûler. Sa mère fit un pas pour entrer avec elle, son sac à main serré contre sa poitrine, mais Emma se retourna et secoua doucement la tête, barrant l'accès.

« Je peux y aller seule, maman. C'est juste une prise de sang. »

Sarah ouvrit la bouche pour protester, ses yeux oscillant entre l'inquiétude et la soumission, puis elle la referma dans un petit bruit de lèvres.

« D'accord. Je t'attends là avec ton père. »

Le mot avait coûté quelque chose de précieux à sa mère, Emma le vit distinctement dans le voile de tristesse qui passa dans ses yeux clairs. Cette distance qu'Emma imposait petit à petit était une petite mort pour celle qui l'avait veillée chaque seconde.

Dans la pièce exiguë, Lisa lui indiqua le grand fauteuil d'examen en skaï bleu ciel. Emma s'assit, le matériau froid glissant sous ses vêtements, remonta la manche gauche de son sweat gris d'un geste expert, puis posa son avant-bras nu sur l'accoudoir en plastique. Les gestes étaient devenus d'une effrayante automaticité. Trop automatiques pour une fille de son âge. Lisa enfila une paire de gants en latex blanc qui crépitèrent, prépara les tubes de prélèvement sous vide, puis chercha une veine au pli du coude avec la pulpe de ses doigts, palpant la peau fine.

« Toujours le bras gauche, Emma ? »

« Toujours. Le droit a été trop abîmé par les premières perfusions. »

« Tu es une vraie habituée maintenant, une pro du circuit, » dit Lisa sur le ton de la plaisanterie en fixant le garrot en caoutchouc élastique autour de son biceps.

Emma eut un petit sourire ironique, le regard rivé sur le plateau en inox où brillaient les aiguilles.

« Super. C'est exactement le genre de compétence de haut niveau que je rêvais d'acquérir sur mon CV avant mes dix-neuf ans. »

Lisa rit doucement, d'un rire franc qui détendit l'atmosphère confinée de la pièce.

« Sarcasme intact. C'est un très bon signe clinique, ça. »

Emma regarda l'aiguille biseautée approcher, puis entrer d'un coup sec dans sa peau pâle. Elle ne détourna pas les yeux, fixant le point de contact. Avant la maladie, dans son autre vie de lycéenne, elle avait une peur bleue des piqûres, une simple vaccination suffisait à la rendre nerveuse des jours à l'avance. Maintenant, après des mois de protocoles lourds, elle pouvait regarder le tube transparent se remplir rapidement d'un sang sombre et épais sans ciller, sans même une seconde de recul. Elle ignorait si cette absence de réaction faisait d'elle quelqu'un

de particulièrement courageux ou simplement quelqu'un de profondément anesthésié, habitué à force de répétition à accepter l'inacceptable.

« Comment tu te sens vraiment, à l'approche des résultats ? » demanda Lisa d'une voix plus basse, tout en clipsant un deuxième tube.

La question était d'une simplicité désarmante. La réponse, elle, ne l'était jamais. Emma observa le liquide rouge monter régulièrement dans le plastique transparent.

« Je ne sais pas. C'est le vide complet. »

Lisa ne répondit pas tout de suite, concentrée sur son geste précis. C'était précisément ce qu'Emma appréciait chez cette infirmière. Elle ne ressentait pas le besoin viscéral de combler les silences médicaux avec des phrases toutes faites issues de manuels de psychologie. Elle ne disait pas « ça va aller, ne t'en fais pas » comme si ces quelques mots magiques avaient le pouvoir de signer un contrat d'assurance avec l'univers.

« C'est une réponse parfaitement valable, Emma, » dit-elle enfin en retirant le garrot.

Emma baissa les yeux vers ses baskets blanches un peu usées, fuyant le regard trop lucide de la soignante.

« Tout le monde autour de moi a l'air tellement plus heureux et soulagé que moi. Mes parents... on dirait qu'ils revivent. »

Lisa retira l'aiguille d'un geste sec, posa immédiatement un tampon de coton hydrophile sur le pli de son coude et maintint une pression ferme.

« Aujourd'hui ? »

« En général. Depuis qu'on parle de cette fin de traitement. »

Lisa fixa le pansement blanc avec un morceau de sparadrap rose, lissant le tissu du bout des doigts. Elle se redressa, croisant ses bras sur sa blouse.

« C'est peut-être tout simplement parce qu'ils ont eu une peur bleue, pendant des mois, de ne plus jamais avoir l'occasion d'être heureux avec toi, Emma. Leur joie est à la mesure de leur terreur passée. »

Emma sentit une boule familière se serrer douloureusement dans sa gorge, lui coupant presque le souffle. Elle n'avait pas envie de pleurer. Pas ici, pas devant Lisa, pas maintenant. Elle avait déjà trop pleuré dans les recoins de cet hôpital. Elle avait l'impression diffuse d'y avoir laissé des réserves entières de larmes, des morceaux de son adolescence, quelque part entre le linoléum de la chambre 214 et les chaises en plastique de la salle d'attente B.

« Et moi alors ? » demanda-t-elle malgré elle, d'une voix qui trembla légèrement sur la dernière

syllabe.

Lisa la regarda avec une infinie douceur dans les yeux, dépouillée de toute pitié condescendante.

« Toi, tu as peut-être juste besoin d'un peu plus de temps que les autres pour digérer la guerre que tu viens de mener, et pour comprendre enfin ce que tu ressens au fond de toi. La guérison, ce n'est pas un interrupteur qu'on actionne. »

Emma hocha la tête en silence, remettant sa manche en place, sans vraiment savoir si elle était d'accord avec cette analyse.

Un peu plus tard, elle retrouva ses parents dans la grande salle d'attente du service.

La pièce était moderne mais impersonnelle, peinte dans des tons pastel censés apaiser les esprits. La télévision à écran plat accrochée en hauteur au mur diffusait une émission matinale de divertissement sans le son, où des chroniqueurs gesticulaient en silence. Des sous-titres en lettres blanches défilaient rapidement sous le visage outrageusement souriant d'une présentatrice aux dents blanches. Sur la table basse en verre éraflé, des magazines datés de plusieurs mois proposaient des recettes de cuisine d'été, des idées de décoration pour jardins et des portraits glacés de célébrités rayonnantes de santé. Emma s'assit lourdement sur une chaise en plastique bleu, s'intercalant entre ses deux parents qui se redressèrent aussitôt, l'encerclant de leur présence vigilante.

Face à elle, de l'autre côté de la table, un petit garçon jouait en silence avec une petite voiture en plastique rouge sur les genoux en jean de son père. Il devait avoir six ans, peut-être sept au plus. Il portait un bonnet en maille bleu marine parsemé de petites étoiles blanches, enfoncé jusqu'aux sourcils pour masquer la calvitie typique des chimiothérapies. Sa mère, une femme jeune au visage fatigué, parlait à voix basse avec une infirmière près de la porte. Le garçon fit rouler sa voiture le long de l'accoudoir de la chaise, imitant un bruit de moteur imperceptible, puis la lança accidentellement dans le vide. Le jouet glissa sur le sol lisse et vint butter contre la basket d'Emma.

Elle se pencha lentement pour la ramasser, ses doigts effleurant le plastique usé.

« Tiens, » dit-elle en lui tendant le jouet.

Le petit garçon lui adressa un grand sourire édenté, ses yeux foncés paraissant immenses dans son visage aminci.

« Merci, grande fille. »

Emma lui rendit la voiture avec précaution. Le père du garçon, un homme jeune aux traits tirés par le manque de sommeil, adressa à Emma un sourire fatigué, empreint d'une reconnaissance

muette entre initiés de la douleur, puis il retourna sagement à son silence, fixant le sol.

Emma détourna les yeux, le cœur serré. Elle n'aimait pas croiser les enfants dans ce service d'oncologie. Pas parce qu'ils la dérangent par leurs bruits ou leurs mouvements. Au contraire, ils étaient souvent trop sages. C'était parce que leur simple présence rendait la réalité de la maladie encore plus révoltante, plus insoutenable. Un adulte malade, c'était une injustice de la vie. Un adolescent de son âge, c'était une cruauté du destin qui brisait des élans. Mais un enfant de six ans chauve sous un bonnet à étoiles, c'était une insulte pure et simple lancée au ciel.

Elle ferma les yeux un instant, appuyant sa tête contre le mur froid. Le bruit ambiant autour d'elle se transforma en un brouillard sonore indistinct. Des voix basses qui chuchotaient des secrets médicaux, des bruits de pas pressés sur le lino, des appels de noms par les haut-parleurs, des pages de magazines que l'on tournait nerveusement, des toux discrètes et étouffées, et la sonnerie lointaine et stridente d'un téléphone de secrétariat.

« Emma Collins ? »

Elle rouvrit brusquement les yeux, le cœur faisant un bond dans sa poitrine.

Le Dr Harris se tenait droit à l'entrée du couloir menant aux bureaux de consultation, son dossier médical cartonné sous le bras. Il avait la cinquantaine bien tassée, des lunettes rectangulaires à monture noire posées sur un nez busqué, une barbe poivre et sel soigneusement taillée qui lui donnait un air de patriarche bienveillant, et cette fatigue calme, cette réserve professionnelle propre aux grands médecins qui avaient annoncé au cours de leur carrière trop de mauvaises nouvelles pour se permettre de promettre légèrement les bonnes. Emma l'aimait bien, malgré le contexte. Il ne s'était jamais adressé à elle comme si elle était une enfant incapable de comprendre son mal. Même au tout début, il y a un an, quand elle en était encore légalement une, il lui avait toujours expliqué la vérité des protocoles clairement, avec des mots précis et des schémas anatomiques.

Elle se leva d'un coup, ajustant son sweat. Ses parents l'imitèrent instantanément, pareils à deux gardes du corps.

Le bureau du Dr Harris se trouvait tout au bout du couloir sombre. C'était une pièce encombrée de livres de médecine, dotée d'une grande fenêtre donnant sur le va-et-vient du parking et ornée d'un ficus artificiel trop vert qui prenait la poussière dans un coin. Emma s'assit sur la chaise en tissu noir directement face au grand bureau en chêne encombré de papiers. Sa mère prit la chaise immédiatement à côté d'elle, saisissant sa main. Son père hésita, sa haute stature pétrifiée une seconde de trop au milieu de la pièce, avant de se laisser glisser sur la chaise du bout, les bras croisés sur sa poitrine.

En face, le médecin prit place dans son fauteuil de cuir. D'un geste fluide, presque solennel, il cala ses lunettes sur son nez et ouvrit le lourd dossier d'Emma.

Emma fixa ses mains posées sur le sous-main en cuir du bureau. Elle connaissait parfaitement

ces mains de chirurgien. Longues, fines, d'une stabilité absolue, dépourvues de tremblements. Des mains expertes qui tournaient des pages de rapports d'analyses, signaient des ordonnances de produits toxiques qui sauvaient la vie, montraient des courbes d'évolution ou des taches sombres sur un écran d'ordinateur, et posaient parfois un silence pesant sur une pièce entière avant de prononcer les mots fatidiques.

Aujourd'hui, ces mêmes mains allaient peut-être, d'un seul geste, lui rendre officiellement sa liberté et sa vie de jeune fille. Ou au contraire lui rappeler cruellement que son existence ne lui appartenait plus tout à fait.

Le Dr Harris prit son temps, relisant une ligne de données d'un rapport de laboratoire d'un air grave.

Emma sentit son cœur battre la chamade jusque dans ses oreilles, un martèlement sourd, lourd, trop fort pour le silence de la pièce. *Boum. Boum.* Sa mère avait totalement cessé de respirer à ses côtés, le corps tendu. Son père avait les doigts de sa main droite si fortement crispés sur son propre genou que ses articulations en étaient devenues blanches.

Le médecin leva enfin les yeux de ses feuillets, croisant le regard anxieux de la jeune fille.

Et, contre toute attente, il sourit.

Pas le sourire de convenance, poli et prudent des semaines précédentes. Un vrai sourire d'homme soulagé. Petit, contenu par la retenue professionnelle, mais indéniablement réel.

« Les résultats de l'imagerie et du bilan biologique sont excellents, Emma. »

Il y eut un bruit soudain et synchrone dans la pièce close. Un grand souffle libérateur. Celui de sa mère, qui venait de lâcher sa respiration, ou peut-être le sien propre, elle ne savait plus.

« Très bons, » insista le Dr Harris en tapotant le dossier. « L'IRM ne montre absolument plus aucune trace suspecte. »

Sarah porta instantanément une main tremblante à sa bouche pour étouffer un cri de joie. David baissa brusquement la tête, fixant ses propres chaussures pour masquer l'émotion qui le submergeait.

Emma, elle, ne bougea pas d'un millimètre. Elle restait figée sur sa chaise, le regard fixe.

Le médecin continua son exposé d'une voix posée, égrenant des termes techniques, précis, médicaux, faits pour rassurer la raison. Les analyses sanguines étaient d'une stabilité parfaite. Les marqueurs tumoraux étaient redescendus à un niveau totalement normal, rassurant. Il faudrait bien sûr continuer une surveillance protocolaire stricte, évidemment. Des contrôles sanguins réguliers tous les trois mois. De la prudence au quotidien. Du repos pour récupérer de l'année passée. Une attention particulière accordée au moindre symptôme inhabituel ou à une fatigue anormale.

Mais pour l'instant... Pour l'instant présent, ils pouvaient officiellement utiliser le mot de rémission complète.

Le mot tant attendu tomba doucement dans l'espace du bureau. Il ne fit pas de bruit de tonnerre. Il ne fendit pas le ciel gris visible par la fenêtre. Il n'ouvrit pas magiquement les murs de l'hôpital pour la libérer. Il resta simplement là, posé virtuellement sur la table entre eux, une entité fragile et pourtant immense.

Rémission.

À ce mot, sa mère éclata littéralement en sanglots à ses côtés. Pas ces larmes silencieuses, ces pleurs discrets et contrôlés qu'elle laissait parfois couler dans la cuisine en croyant qu'Emma ne la voyait pas. Non. De vrais sanglots de délivrance, profonds, sonores, qui secouaient tout son corps de haut en bas. Ses deux mains brûlantes agrippèrent celle d'Emma, la serrant à l'enlever le souffle. C'était le geste désespéré d'une mère qui remonte sa fille à la surface, *in extremis*, après l'avoir crue noyée dans la tempête.

« Oh mon Dieu... » murmura-t-elle, les yeux perdus derrière un rideau de larmes, répétant ces mots comme une prière. « Oh mon Dieu, merci... »

David essuya rapidement et d'un geste rageur ses yeux embués avec le pouce, puis tenta de lâcher un rire nerveux pour faire face à la situation.

« Désolé, docteur, » dit-il au médecin d'une voix brisée par l'émotion. « Je crois que nous allons avoir besoin d'une petite minute pour accuser le coup. »

Le Dr Harris hocha la tête avec une infinie douceur, retirant ses lunettes.

« Prenez-en autant qu'il vous faut, monsieur Collins. C'est un moment important. »

Emma regardait ses parents s'effondrer de bonheur. Elle les voyait pleurer à chaudes larmes. Elle voyait leurs épaules, d'ordinaire si contractées, s'affaisser enfin. Elle voyait leurs visages, vieillis prématurément par un an d'angoisse quotidienne, se fissurer et se détendre sous l'effet du soulagement pur. Elle voyait l'amour filial, la peur viscérale de la perte, l'épuisement des nuits blanches, l'espoir fou, tout cela mélangé dans leurs yeux rougis et humides.

Et elle attendait.

Elle attendait patiemment que quelque chose d'analogue se passe en elle, au fond de sa poitrine. Un dé clic. Un éclat de lumière. Une vague de joie pure. Un rire libérateur. Un cri de triomphe. Ce besoin viscéral de se dresser d'un coup, de s'élancer à perdre haleine dans le couloir, de saturer le téléphone de ses amies et de gorger ses poumons d'air frais.

Mais rien ne vint.

Pas rien, exactement. Il y avait une sensation bien réelle. Un vide immense, vertigineux. Un

silence intérieur si vaste, si lourd qu'elle aurait pu s'y perdre tout entière.

Alors elle se força à sourire. Parce que c'était la seule réponse convenable. Parce que ses parents, en larmes, méritaient cette joie et qu'elle refusait de la gâcher. Parce que le verdict du Dr Harris tenait du miracle, un miracle que la moitié des patients croisés dans le hall auraient payé de leur vie pour l'entendre. Parce qu'elle était logiquement censée être la fille la plus heureuse de la Terre.

« Merci, docteur, » dit-elle.

Sa voix était calme. Trop calme. Dépourvue de toute vibration émotionnelle.

Le médecin la regarda avec une attention soutenue par-dessus ses verres. Peut-être comprit-il ce qui se jouait derrière ce front lisse. Peut-être avait-il déjà observé ce phénomène psychologique bien connu chez d'autres survivants de longs traitements. Des soldats sortis vivants de la tranchée, mais trop fatigués, trop abrutis par le bruit des bombes pour célébrer leur survie. Des rescapés sortis de la tempête en mer sans savoir quoi faire de l'immensité d'un ciel bleu.

« Emma, » dit-il doucement, en posant ses mains à plat sur le bureau, « ce que vous ressentez aujourd'hui au fond de vous n'a pas besoin d'être parfait ou conforme à ce qu'on attend. Donnez-vous du temps. »

Elle sentit immédiatement les regards humides de ses parents se tourner vers elle, lourds d'une nouvelle interrogation inquiète. Elle détesta cette attention braquée sur son intériorité.

« Je vais très bien, docteur, » répondit-elle aussitôt d'un ton plus ferme.

C'était un réflexe de survie, le mensonge le plus poli et le plus utilisé de toute son existence depuis un an.

Le Dr Harris ne chercha pas à la contredire ou à creuser la brèche, respectant sa pudeur.

« La rémission est une étape cruciale, un immense pas en avant, » reprit-il en rangeant les papiers dans la chemise cartonnée. « Mais cela ne signifie pas magiquement que tout redevient comme *avant* en l'espace d'une seule journée. Votre corps a traversé de terribles épreuves physiques. Votre esprit aussi. Il faut parfois de longs mois pour se sentir de nouveau pleinement en sécurité dans sa propre vie, sans redouter le lendemain. »

Sa propre vie.

Emma fixa ces trois mots dans sa tête sans savoir où les poser, comme des objets encombrants dont on ne sait que faire. Sa vie à elle. Où était-elle passée, exactement, pendant ces longs mois de parenthèse médicale ? Dans les couloirs impersonnels de l'hôpital ? Dans les bras tremblants et surprotecteurs de sa mère ? Dans les plannings rigides de contrôle et de traitement ? Dans les messages SMS maladroits et espacés d'anciens camarades de classe

du lycée qui lui écrivaient « on pense fort à toi » sans jamais oser venir la voir, ne sachant pas quoi dire face au crâne nu et à la maladie ? Dans les photos de classe ou de soirées où elle n'apparaissait plus depuis un an ? Dans les jolies robes d'été suspendues au fond de son armoire qu'elle n'avait jamais portées ? Dans les étés ensoleillés qu'elle avait passés enfermée derrière les fenêtres closes de sa chambre d'isolement ?

Elle hochait poliment la tête parce que tout le monde dans la pièce attendait une réaction positive de sa part.

Le reste de la consultation se déroula pour elle comme à travers une épaisse vitre sans tain. Le Dr Harris parla longuement du calendrier de suivi thérapeutique, de l'importance d'une alimentation équilibrée pour reprendre du poids, de la prise en charge de la fatigue persistante par le repos, des activités physiques douces à reprendre de manière progressive. Il mentionna aussi l'utilité d'un soutien psychologique spécialisé pour l'après-maladie, si elle en ressentait le besoin ou l'utilité. Sa mère, qui avait séché ses larmes avec un mouchoir en papier, acquiesçait frénétiquement à chaque recommandation, notant tout dans son esprit. Son père posa trois questions précises, très techniques, très organisées sur les risques de rechute, comme s'il pouvait techniquement empêcher la peur de revenir en prenant des notes mentales rigoureuses.

Emma écoutait les voix lointaines sans vraiment imprimer le sens des phrases.

Rémission.

Le mot continuait à tourner en boucle dans sa tête, comme un disque rayé. On aurait dit une lourde porte blindée qui s'ouvrait enfin sur une pièce vide et inconnue, qu'elle ne reconnaissait pas comme sienne.

Quand ils sortirent enfin du bureau médical, Sarah l'enlaça fougueusement dans le couloir désert. Fort. Trop fort, lui coupant presque la chique. Emma sentit l'odeur familière du parfum à la lavande de sa mère, la chaleur étouffante de ses bras, l'humidité de ses dernières larmes contre sa tempe.

« Ma fille... ma merveilleuse petite fille, » souffla Sarah dans un sanglot étouffé.

David les rejoignit d'un pas lourd, les entoura toutes les deux de ses grands bras solides, les serrant contre sa poitrine de toutes ses forces. Ils restèrent ainsi figés quelques longues secondes, formant un bloc compact au milieu du couloir d'oncologie, sous le regard bienveillant mais habitué des infirmières qui passaient, des autres patients en traitement et des chariots médicaux en métal qui roulaient dans un bruit de ferraille.

Une famille enfin réunie. Une famille sauvée du désastre.

Emma ferma les yeux sous l'étreinte, sentant le tissu de la chemise bleue de son père contre sa joue. Elle aurait tellement voulu ressentir exactement la même décharge de bonheur qu'eux. Vraiment, de tout son cœur. Elle aurait voulu être traversée de part en part par la joie pure, par

la lumière du soulagement, par cette gratitude évidente dont tout le monde parlait dans les brochures d'accompagnement de la ligue contre le cancer, dans les vidéos de témoignages aux sourires éclatants et aux musiques inspirantes. Elle aurait voulu se sentir incroyablement chanceuse de s'en être sortie, sans ressentir simultanément cette terrible pointe de culpabilité vis-à-vis de ceux qui restaient dans les chambres. Se sentir vivante sans se sentir totalement perdue sur la carte du monde.

Mais son cœur semblait continuer à battre mollement derrière une lourde porte fermée à double tour.

Ils passèrent par le comptoir de l'accueil pour planifier le prochain rendez-vous de contrôle. Dans trois mois. Puis un autre dans six mois. Puis encore un autre l'année suivante. La vie d'Emma, désormais, se mesurerait uniquement en intervalles de surveillance médicale. Trois mois de liberté relative octroyés entre deux vagues de terreur. C'était beaucoup par rapport à d'autres. C'était terriblement peu pour construire un avenir. C'était tout ce que la médecine lui offrait ce matin.

Lorsqu'ils franchirent les portes, l'averse venait de cesser.

À l'ouest, le ciel gris s'ouvrait déjà, laissant filtrer les premiers rayons d'un soleil de printemps encore hésitant.

Le monde extérieur, lui, tournait à son rythme habituel. Des passants pressés rasaient les murs, le bitume chuintait sous les pneus des voitures qui fendaient les flaques, et une jeune femme, abritée sous un parapluie rouge vif, éclatait de rire au téléphone.

Rien n'avait changé à l'extérieur. Le monde n'avait pas interrompu sa course folle une seule seconde pour apprendre qu'Emma Collins, dix-huit ans, était officiellement en rémission.

Elle s'arrêta net sous le grand auvent en béton de l'entrée, inspirant l'air frais et lavé par la pluie.

Ses parents continuaient à parler avec animation juste derrière elle, les voix légères, déjà occupés à planifier l'annonce aux proches, à téléphoner à la famille élargie, à organiser un grand dîner de fête, à trouver une manière concrète de célébrer dignement la bonne nouvelle. Sa mère disait sur un ton surexcité qu'il fallait absolument appeler la tante Melissa de Miami dès le retour à la maison. Son père proposait avec un grand sourire de commander des pizzas chez le petit restaurant italien du centre-ville, celui qu'Emma aimait tant *autrefois*.

Autrefois. Encore ce mot du passé.

Emma regarda la perspective de la ville qui s'ouvrait devant elle. Les passants anonymes. Les vitrines éclairées des magasins. Le flux continu des voitures. La lumière crue du soleil levant qui se reflétait sur l'asphalte mouillé.

À quelques mètres de là, sur le trottoir d'en face, un petit groupe de jeunes traversait la rue en

riant aux éclats, s'interpellant joyeusement. Ils devaient avoir à peu près son âge. Peut-être dix-huit ans. Peut-être dix-neuf pour les plus vieux. L'une des filles, une brune aux cheveux longs, portait une veste en jean délavée entièrement couverte de pins colorés et de badges de groupes de musique. Un garçon à côté d'elle tenait tant bien que mal deux grands cafés glacés dans une seule main, s'efforçant de ne pas les renverser sur ses baskets alors qu'un autre le bousculait volontairement par jeu. Ils riaient beaucoup trop fort pour ce matin calme, parlaient trop vite, s'agitaient, vivaient avec une liberté naturelle, presque insolente de santé.

Emma les observa avec une attention douloureuse, presque anthropologique, jusqu'à ce que leurs silhouettes vivantes disparaissent tout à fait au coin de la rue. Une pensée simple, terrible de lucidité, lui traversa alors l'esprit, lui glaçant le sang :

Je ne sais plus faire ça.

Elle ne savait plus comment être une jeune fille insouciante de dix-huit ans. Elle savait, en revanche, avaler une poignée de comprimés amers d'un seul coup sans avoir besoin d'un verre d'eau. Elle savait reconnaître à l'oreille, les yeux fermés, le bip caractéristique d'une pompe à perfusion en fin de course. Elle savait arborer un sourire courageux de façade quand les adultes terrifiés entraient dans sa chambre d'hôpital avec les yeux rouges de larmes retenues. Elle savait évaluer sa propre souffrance physique sur une échelle graduée de un à dix avec une précision de mécanicien. Elle savait s'endormir le soir malgré la peur panique de ne pas se réveiller le lendemain matin. Elle savait rassurer ses propres parents alors que c'était elle qui mourait.

Elle savait parfaitement comment survivre au pire.

Mais vivre normalement ? Recommencer à zéro ? Elle n'en était plus du tout sûre.

« Emma ? » appela doucement son père en posant une main tendre sur son épaule.

Elle se retourna lentement vers eux. Ses deux parents la regardaient avec des yeux brillants, pleins d'un espoir fou et d'une attente immense. Des yeux de parents aimants qui lui demandaient muettement, après un an de calvaire, d'être enfin heureuse pour eux, de clore le chapitre de la tragédie.

Alors, puisant dans ses dernières réserves de force, elle étira ses lèvres et sourit. Encore une fois. Son plus beau masque.

« On rentre ? » demanda-t-elle d'une voix douce.

Sa mère passa un bras protecteur autour de ses épaules frêles, la serrant contre elle.

« Oui, ma chérie. On rentre à la maison. La vraie vie recommence. »

Emma suivit le pas de ses parents jusqu'au parking souterrain, le cœur étrangement lourd et silencieux au milieu de leur joie. Derrière son passage, les lourdes portes vitrées automatiques



de l'hôpital se refermèrent dans un long souffle pneumatique.

Comme une parenthèse douloureuse qu'on croyait enfin terminée. Comme une autre, plus vaste et plus inconnue encore, qui commençait dans le gris du matin.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés*